Histoire des trois bossus de Besançon

Montbéliard

[18--?]

Reel: 85 Title: 1

BIBLIOGRAPHIC RECORD TARGET
PRESERVATION OFFICE
CLEVELAND PUBLIC LIBRARY

RLG GREAT COLLECTIONS
MICROFILMING PROJECT, PHASE IV
JOHN G. WHITE CHAPBOOK COLLECTION

Master Negative Storage Number: OCI85.01

Control Number: AES-1803
OCLC Number : 31395003
Call Number : W PN970.F7 HISB2x
Title : Histoire des trois bossus de Besançon ; suivi d'Aventures comiques.
Imprint : Montbéliard : Impr. de Deckherr, [18--?]
Format : 32 p. : ill. ; 15 cm.
Note : Cover title: Histoire des trois bossus.
Note : Includes: Histoire d'un revenant.
Subject : Chapbooks, French.

MICROFILMED BY
PRESERVATION RESOURCES (BETHLEHEM, PA)
On behalf of the
Preservation Office, Cleveland Public Library
Cleveland, Ohio, USA
Film Size: 35mm microfilm
Image Placement: IIB
Reduction Ratio: 8:1
Date filming began: 12/02/94
Camera Operator: AR



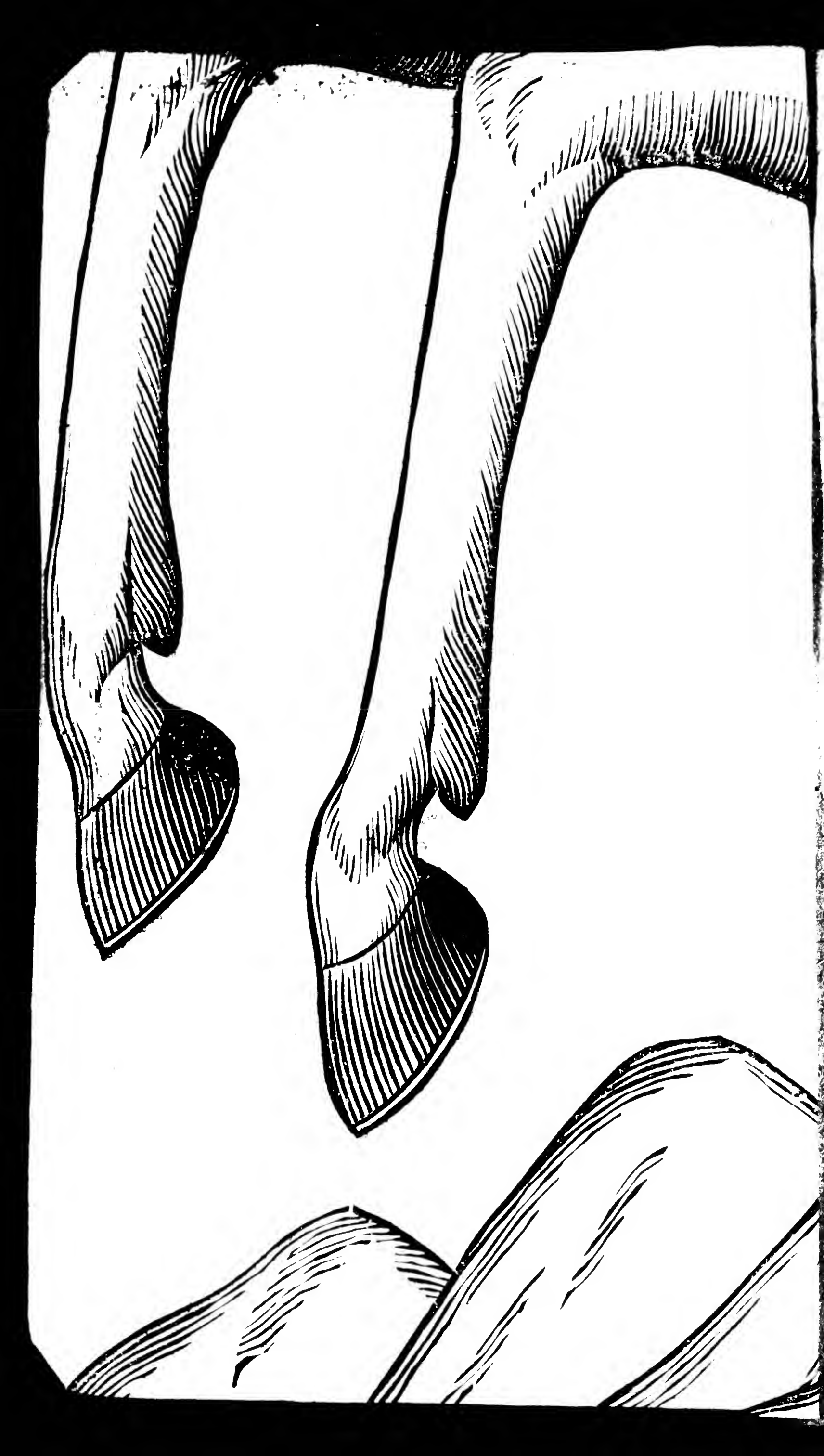
HISTOIRE

DES

TROIS BOSSUS.



[12]



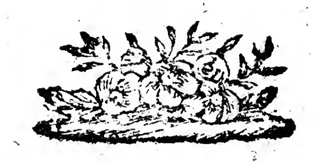
HISTOIRE

DES

TROIS BOSSUS

DE BESANÇON.

Suivie d'Aventures comiques.



MONTBÉLIARD,

DE L'IMPRIMERIE DE DECKHERR.

(12)

Frontispice.



Jérôme fut dans la dernière surprise à la vue de ses frères. (Voyez page 7.)

HISTOIRE

DES TROIS BOSSUS DE BESANÇON.

Sous le règne de Charles V, il y avait à Besançon en Franche-Comté, un vieillard nommé Mathurin, qui avait beaucoup de peine à gagner sa vie à faire des arcs d'acier, des épées, des sabres et des lames de couteaux. De treize enfans qu'il avait eu d'une seule femme, il en était mort dix en une année; mais les trois qui lui restaient, étaient d'une figure si singulière, qu'on ne pouvait les regarder sans rire; ils étaient bossus par devant et par derrière, borgnes de l'œil gauche, boiteux du pied droit, et se ressemblaient si parfaitement de visage, de taille et d'habits, ce qu'ils affectaient ordinairement, que leurs père et mère s'y méprenaient quelquefois.

Des trois fils de Mathurin l'aîné se nommait Pierre, le second Jean, et le troisième Jérôme, et ces trois petits Bossus ne travaillaient presque jamais dans leur boutique qu'ils ne servissent de risée aux jeunes enfans qui allaient et venaient par la ville.

Un jour que le fils d'un riche marchand, nommé Mourad, revenait de la promenade avec quelques jeunes gens de son âge, comme il se sentait plus fort que de coutume, il s'appuya sur le bord de la boutique des trois Bossus et les insulta si vivement, que Jérôme qui travaillait en ce moment à une lame de couteau, perdit toute patience, il lui en porta un coup dans le ventre; et se voyant

poursuivi par la populace, il se sauva dans sa boutique, qu'il ferma promptement sur lui.

Comme Mourad était dangereusement blessé; on s'empara de toutes les avenues de la maison du vieux Mathurin, en attendant que le grand prevôt, que l'on était allé chercher, arrivât. Il y accourut avec ses archers, et ayant fait enfoncer les portes qu'on refusait d'ouvrir, il entra dans la boutique, et demanda à ceux qui avaient été témoins de l'action qui venait de se commettre, lequel des trois bossus était l'assassin. Aucun des deux ne put discerner si c'était l'un plutôt que l'autre; ils étaient en tout si semblables, qu'ils s'y trompèrent. Le prévôt interrogea Pierre; il assura que ce n'était pas lui qui avait blessé ce jeune homme, mais qu'il ne pouvait pas dire si c'était Jean ou Jérôme; Jean soutint la même chose, et Jérôme se voyant hors de danger eut la hardiesse de nier qu'il eût aucune part dans cette action.

Le prévôt se trouva alors très-embarrassé; il n'y avait qu'un coupable, il en paraissait trois; et aucun ne s'avouait pour l'auteur du crime: il crut qu'il ne pouvait mieux faire que d'informer l'Empereur d'une affaire aussi singulière. Il fit conduire les trois Bossus devant son trône, et le prince les ayant interrogés lui-même sans en pouvoir tirer la vérité, il ordonna, pour tâcher de la découvrir, qu'on leur donna à chacun cent coups de bâtons. On commença par Jean, et ensuite par Pierre; mais chacun d'eux ignorant si c'était Jérôme qui était criminel, tant il y avait entr'eux de ressemblance, ils souffrirent la bastonnade, sans que le Roi en fut plus savant. Jérôme n'en fut pas quitte à meilleur marché; comme il était juge en

sa propre cause, il ne crut pas à propos de convenir du fait, il protesta de son innocence, et l'Empereur n'ayant pas pu connaître l'auteur du véritable crime, et ne voulant pas punir de mort deux innocens avec un coupable se contenta de les bannir tous trois de Besançon à perpétuité.

Pierre, Jean et Jérôme furent obligés d'exécuter promptement cette sentence. Ils sortirent de la ville, et après avoir délibéré entr'eux quel parti ils prendraient, Pierre et Jean opinèrent qu'ils ne devaient point se quitter; mais Jérôme leur ayant réprésenté qu'en quelqu'endroit qu'ils allassent, tant qu'ils seraient ensemble, ils tomberaient toujours dans le même inconvénient en servant de risée au public, et que s'ils étaient séparés, on ferait beaucoup moins d'attention à chacun, cette raison prévalut sur le sentiment des deux autres: ils se quittèrent, et prenant tous trois une route différente, Jérôme après avoir parcouru plusieurs villes de France, arriva enfin à Paris.

Ce petit Bossu ayant su qu'il y avait dans cette ville un coutelier assez en réputation, se présenta à lui pour avoir de l'ouvrage; il lui dit qu'il était de Besançon, et qu'il avait un secret tout particulier pour tremper l'acier. Le coutelier voulut essayer si Jérôme était aussi habile qu'il se vantait de l'être; il le reçut dans sa boutique, et ayant effectivement connu que non-seulement l'acier qu'il employait était une fois plus dur et plus tranchant que celui dont on se servait ordinairement à Paris, mais encore que son ouvrage était beaucoup plus délicat et plus fini, il le retint à son service, et lui fit toutes sortes de bons traitemens pour se le conserver.

Depuis ce tems sa boutique se trouva une fois plus remplie de marchands. Le petit Bossu ne pouvait suffire au travail : le coutelier vendait tout ce qu'il voulait ses arcs et ses sabres ; et s'il n'avait point été un ivrogne et un dissipateur il aurait fait une fortune très-considérable.

Il n'y avait guère que deux ans que Jérôme était à Paris, lorsque son maître tomba très-dangereusement malade d'une grande débauche qu'il avait faite ; son corps était si usé par le vin, l'eau-de-vie et les femmes, que tous les soins de la sienne et ceux de Jérôme ne purent lui sauver la vie ; il mourut entre leurs bras.

Quoique Marceline, femme du coutelier, fut fort laide, il y avait cependant du tems que Jérôme en était amoureux, et la mort du maître étant une occasion favorable à déclarer à sa veuve la passion qu'il ressentait pour elle, il ne balança pas à lui faire connaître ses sentimens. Elle n'en fut pas trop effrayée ; outre que depuis qu'il demeurait avec elle, elle s'était accoutumée de sa bisarre figure, elle considérait encore que si Jérôme l'abandonnait, sa boutique cesserait d'avoir la même réputation, et que le peu de gain qu'elle avait fait avec son mari serait bientôt dissipé. Ces raisons la déterminèrent en femme de bon sens à promettre à Jérôme de l'épouser, si-tôt qu'elle le pourait faire avec bienséance. Elle le fit en effet quelques mois après, et Jérôme non content de son négoce de coutellerie, dans lequel en peu de tems il fit des gains considérables, se mit encore à faire commerce d'eau-de-vie, dont il avait un très-grand débit.

Les relations que ce petit Bossu avait dans plu-

sieurs villes d'Angleterre, parvinrent jusqu'aux oreilles de ses deux frères, qui après avoir vécu pendant cinq ans dans une extrême misère, s'étaient enfin rencontrés à Londres; ils y apprirent avec joie l'établissement de Jérôme, et ne doutant point qu'il ne les aidât dans leur pauvreté, ils prirent la résolution d'aller ensemble à Paris; ils n'y furent pas plutôt arrivés, qu'ils l'envoyèrent chercher par une pauvre femme qui les avait retirés chez elle par charité.

Jérôme fut dans la dernière surprise à la vue de ses fréres: ne vous souvient-il plus, leur dit-il, en entrant dans une colère extrême de ce qui nous est arrivé à Besançon; voulez-vous encore me faire servir de risée à toute cette ville? Je vous jure par ma tête que je vous ferai l'un et l'autre expirer sous le bâton, si vous êtes assez hardis pour approcher de ma maison, et si vous ne sortez sans délai de Paris.

Pierre et son frère furent étonnés d'une réception à laquelle ils s'attendaient si peu; ils eurent beau représenter leur misère à Jérôme et user de soumission envers lui, il ne se laissa point attendrir; et tout ce qu'ils en purent obtenir, fut dix ou douze pièces d'or, pour les aider à aller chercher retraite dans quelqu'autre ville.

Jérôme étant retourné chez lui, sa femme s'apperçut de quelqu'altération sur son visage; elle lui en demanda la cause avec douceur: elle apprit qu'elle procédait de l'arrivée de ses deux fréres, et que craignant à Paris les mêmes railleries qu'il avait essuyées à Besançon; il leur avait interdit sa maison, et les avait obligés de sortir de la ville.

Sa femme eut beau lui représenter la dureté de son procédé, la colère de son mari redoubla à ses remontrances. Je vois bien, lui dit-il, que vous seriez d'humeur à les recevoir ici pendant le voyage que je dois faire à Rouen, mais je veux que vous sachiez, si cela vous arrivait, qu'il irait de votre vie ; je ne vous en dis pas d'avantage ; craignez seulement de me désobéir.

La femme de Jérôme connaissait trop l'humeur violente de son mari pour le contredire ; elle avait assez souvent éprouvé combien sa main était pésante. Elle lui promit qu'elle exécuterait très-ponctuellement ses ordres ; mais ces promesses ne rendirent pas Jérôme plus tranquille ; il passa presque toute la nuit sans dormir, et étant retourné le lendemain à la pointe du jour chez la femme où avaient logé ses frères, il y apprit avec beaucoup de joie qu'ils venaient de sortir de Paris, dans le dessein de n'y revenir jamais.

Pierre et Jean étaient effectivement partis dans la résolution d'aller chercher fortune ailleurs, mais le dernier étant tombé malade à deux journées de Paris, et se trouvant obligés d'y séjourner près de trois semaines, leur argent fut promptement dépensé ; ils se virent dans leur première misère, et ne sachant où donner de la tête, quelque sévère défense que leur eut fait Jérôme, ils prirent le parti de retourner à Paris, revinrent trouver leur hôtesse, et la prièrent d'aller encore chez leur frère pour tâcher de l'engager à les recevoir chez lui, ou tout au moins pour en obtenir quelque argent, qui pût fournir aux frais de leur voyage.

Cette femme ne put refuser de leur rendre ce

service; elle alla chez Jérôme, et ayant appris à sa boutique qu'il était parti il y avait déjà douze jours, pour aller à Rouen retirer plusieurs balles de marchandises, elle retourna promptement annoncer cette nouvelle à ses hôtes, que la nécessité pressait si fort, qu'ils ne balancèrent pas un moment à aller eux-mêmes implorer le secours de la femme de leur frère.

Leur belle-sœur ne put les méconnaître; ils étaient en tout si semblables à Jérôme, qu'il n'y avait personne qui séparément n'eût pris chacun d'eux pour lui; mais quelques défenses qu'il lui eût fait de leur donner entrée chez elle, elle fut touchée de leur misère et de leurs larmes: elle les reçut et leur fit apporter à manger. Il était déjà nuit; à peine Pierre et Jean avaient-ils rassasié leur première faim, que l'on heurta assez fort à la porte de la rue; la voix de Jérôme qui se fit entendre, et qui ne devait revenir que dans trois jours, fut un coup de foudre pour sa femme et ses deux frères; ils étaient plus pâles que la mort, et la femme qui ne savait où les mettre pour les soustraire à la colère de son mari, s'avisa, de les cacher dans un petit caveau, derrière cinq ou six pièces d'eau-de-vie.

Jérôme s'impatienta à la porte; il redoubla ses coups; on lui ouvrit à la fin, et soupçonnant sa femme d'avoir chez elle quelque galant caché, il prit un bâton et l'en frappa rudement; ensuite sa jalousie le porta à visiter toute la maison, il chercha avec un soin extrême, sans songer à regarder derrière les tonnes d'eau-de-vie, quoiqu'il fut entré dans le caveau. Enfin ce malin bossu n'ayant rien découvert, s'appaisa un peu,

il ferma toutes les portes, dont il prit les clefs; suivant la coutume, s'alla mettre au lit, avec sa femme, et le lendemain ne sortit de sa maison que vers la prière du soir, disant à sa femme qu'il souperait chez un de ses amis. Il ne fut pas plutôt dehors, que sa femme courut promptement au caveau; elle fut dans la dernière surprise d'y trouver Pierre et Jean sans aucun sentiment: son embarras augmenta de ne savoir ce qu'elle ferait de ces deux corps, mais prenant son parti sur le champ, elle ferma sa boutique, courut chercher un porte-faix qui passait pour un jeune homme fort niais, et lui ayant conté qu'un petit Bossu qui était venu marchander chez elle quelques couteaux, y étant mort subitement, elle appréhendait qu'on ne l'inquiétât à ce sujet: elle lui promit quatre pièces d'or, s'il voulait le venir prendre dans un sac, et l'aller ensuite jeter dans la Seine. Le porte-faix accepta ses offres, et cette femme l'ayant conduit chez elle, lui donna pour arrhes deux écus d'or, le fit boire jusqu'à la nuit, lui fit enfermer seulement l'un des Bossus dans son sac, le lui mit sur la tête, et lui promit de lui donner les deux autres écus d'or quand elle serait sûre qu'il aurait fait sa commission.

Le porte-faix avec le Bossu sur les épaules s'étant rendu sur le pont neuf, ouvrit son sac; jeta sa charge dans la Seine, et retournant aussi-tôt chez cette femme: c'en est fait, lui dit-il en riant, votre homme sert déjà de pâture aux poissons, donnez-moi les deux écus d'or que vous m'avez promis. Marceline entra alors dans son arrière-boutique, sous prétexte d'aller chercher de l'argent, mais sortant promptement avec un grand



Le porte-faix avec le Bossu sur les épaules.

cri, elle feignait d'être évanouie; le porte-faix étonné, la prit entre ses bras : il s'informe du sujet de sa frayeur après l'avoir fait revenir de son évanouissement : Ah ! lui dit cette rusée, en jouant parfaitement son rôle, entrez dans cette salle, vous allez en connaître la cause. Le porte-faix étant entré, resta immobile, lorsqu'à la faible lueur d'une lampe, il apperçut le même corps qu'il croyait avoir porté dans la Seine. Plus il l'examina, plus sa surprise redoubla. J'ai jeté très-surement ce malheureux Bossu de dessus le pont, lui dit-il, comment se trouve-t-il encore ici? cela ne se peut faire sans magie : n'importe, continua-t-il, essayons s'il en reviendra encore: alors ayant mis le second Bossu dans le même sac, il le porta sur le pont, et ayant choisi le lieu le plus profond de la Seine, il ouvrit son sac, et jeta de dans le pauvre Jean. Il revint alors plein de joie vers Marceline, ne doutant point que le Bossu ne fut allé à fond, lorsqu'en tournant le coin d'une rue, il vit venir à lui un homme qui tenait à la main une espèce de lanterne : il pensa mourir de frayeur à la vue de Jérôme, qui, un peu pris de vin, retournait chez lui : il le suivit pourtant quelque tems, et voyant qu'il prenait le chemin de la maison où il avait déja été prendre les deux Bossus, il le saisit brusquement au collet : Ah ! ah ! compère, lui dit-il, vous croyez donc me jouer ainsi toute la nuit : voilà déjà deux fois que vous vous moquez de moi, mais il y aura bien du malheur si vous m'échappez à la troisième ; alors, comme il était vigoureux, il lui jeta son sac sur la tête, et l'y ayant fait entrer malgré lui, il en lia l'ouverture avec une grosse

corde, et courant droit au pont, il y jeta le Bossu et le sac; il fut un tems assez considérable à se promener aux environs de cet endroit, pour voir si le Bossu ne reviendrait pas encore le frustrer de sa récompence, mais n'entendant aucun bruit, il retourna chez la coutelière, pour lui demander les deux autres écus d'or qu'elle lui avait promis. Ne craignez plus qu'il en revienne, lui dit-il en entrant; le drôle voulait encore rire à mes dépens, et feignait apparemment d'être mort, pour me faire ainsi promener jusqu'au jour; mais je l'ai si bien accomodé cette fois, que vous ne devez plus appréhender qu'il retourne jamais à votre maison.

Marceline surprise de ce discours, en demanda l'explication au porte-faix. J'avais, repliqua-t-il, jeté pour la seconde fois ce malin Bossu dans la Seine, lorsqu'en revenant chercher mon salaire, je l'ai rencontré encore à cinq ou six rues d'ici avec une lanterne à la main, et qui chantait en contrefaisant l'ivrogne: je suis entré dans une si grande colère, que me jetant aussi-tôt sur lui, je l'ai, malgré sa résistance fait entrer dans mon sac, que j'ai lié avec une corde, et je l'ai ensuite précipité ainsi dans la Seine, d'où je ne crois pas qu'il puisse jamais en revenir, à moins que ce ne soit l'ante-christ en propre personne.

La femme de Jérôme fût dans une surprise sans pareille à cette nouvelle: Ah! malheureux, lui dit-elle, qu'avez-vous fait? vous venez pour le coup de noyer mon mari, et vous prétendez encore que je vous récompense de cet homicide? non, non, je veux venger sa mort, et je vais de ce pas m'en plaindre au prévôt.

Le porteur fut peu surpris de ces menaces ; il crut que Marceline ne les faisait que pour s'exempter de lui payer ce qu'elle lui avait promis. Trève de raillerie, lui dit-il, donnez-moi les deux écus d'or que j'ai si légitimement gagnés ; il y a assez long-tems que je vous sers de jouet, il est heure que je me retire. La coutelière ayant refusé le payement : je jure par ma tête, reprit il, avec une extrême colère, que si je n'ai sur le champ deux écus d'or, je vous enverrai bientôt tenir compagnie au Bossu : ah ! ah ! continua-t-il j'en suis d'avis, que l'on me conteste encore mon payement ; oh ! je ne suis pas si sot que je le parais : je serai payé tout à l'heure, ou nous verrons beau jeu. Plus le porteur insistait, et plus Marceline faisait retentir le quartier de ses cris. Il fut las de tant de résistances, et l'ayant saisie par les cheveux, il la traînait dans la rue et l'allait jeter dans la Seine, lorsque quelques voisins accoururent à son secours.

Le porteur eut peur ; il se sauva fort mécontent d'avoir été, à ce qu'il croyait, trompé par cette femme, et prenait le chemin du pont pour retourner chez lui, lorsqu'il fut rencontré par trois hommes qui portaient chacun un fardeau sur leurs épaules à ce que l'on pouvait discerner dans l'obscurité. Celui qui marchait le premier l'arrêta par le bras : où vas-tu à l'heure qu'il est, lui dit-il ? De quoi te mêles-tu, répondit le portefaix de mauvaise humeur ? Je vais où il me plaît. Tu te trompes fort, repliqua cet homme, tu iras où il me plaira ; prends ce paquet que j'ai sur ma tête, et marche devant moi.

Le porteur surpris de ce discours, voulut ré-

sister ; mais cet homme ayant fait briller à ses yeux un sabre large de quatre doigts, et le menaçant de lui couper la tête, s'il hésitait à lui obéir, il fut contraint de se charger du paquet et de marcher de compagnie avec les deux autres, dont l'un paraissait un valet, et l'autre un pêcheur. Ils n'eurent pas fait le chemin de dix rues, qu'ils arrivèrent à une petite porte qui leur fut ouverte dans le moment par une vieille femme ; ils passèrent par une espèce d'allée fort obscure, et arrivèrent dans un sallon magnifique : mais quel fut l'étonnement du porteur à la lueur de plus de quarante bougies, dont il était éclairé, de voir les Bossus qu'il venait de jeter dans la Seine, dont deux étaient sur les épaules du valet et du pêcheur, et le troisième qu'il avait apporté sur sa tête ; il fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il commença à trembler par tout le corps. Il se persuada plus qu'il n'avait fait encore, qu'un événement aussi extraordinaire ne pouvait se faire sans magie ; mais se remettant un peu de sa surprise : au diable le malin Bossu, s'écria-t-il d'un ton de voix fort plaisant, je crois que je passerai toute la nuit à le jeter dans la rivière sans venir à bout de m'en débarasser ; le coquin a eu la malice d'en revenir déjà deux fois pour m'empêcher de gagner les écus d'or que la coutelière m'a promis, et je le retrouve encore ici en compagnie de deux autres qui ne valent guère mieux que lui ; mais, Seigneur, continua-t-il, en s'adressant à celui qui paraissait le maître de la maison où il était, prêtez-moi je vous prie, votre sabre pour un moment, je ne veux seulement que leur couper à chacun la tête, et les aller ensuite jeter tous trois

dans la Seine, pour voir s'ils en revlendront encore: je joue aujourd'hui d'un si grand malheur, que je suis sur que le diable les rapporterait chez la coutelière ou chez moi.

Le porteur ayant alors cessé de parler, le Roi (car c'était lui-même qui, suivant l'exemple de son aïeul, se promenait assez souvent de nuit dans Paris, pour voir ce qui se passait, et juger par lui-même si l'on était content de son gouvernement) le Roi, dis-je, déguisé en marchand, fut dans la dernière surprise d'entendre ces paroles du porteur: il était sorti cette nuit avec son premier Ministre, et ayant fait la rencontre d'un pêcheur, il lui avait demandé où il allait. Je vais, répondit cet homme, retirer mes filets, qui sont depuis hier matin dans la Seine. Et que feras-tu de ta pêche, repliqua le Roi? Demain, lui dit-il, je la vendrai au marché de Paris, pour aider à vivre une femme et trois enfans que j'ai. Veux-tu traiter avec moi de ce qui peut être dans tes filets, et des deux premières fois que tu les rejetteras à l'eau, répartit le Roi? Très-volontiers, répondit le pêcheur. Et bien, lui dit le Roi, voilà dix pièces d'or, pour le premier coup, je t'en donnerai autant pour chacun des deux autres, es-tu content? Le pêcheur fut étonné d'une pareille générosité; il ne savait si c'était un songe: mais serrant les pièces dans sa poche: Seigneur, répliqua-t-il avec transport, si j'en recevais autant toutes les fois que je retire mes filets de l'eau, je serais bientôt plus riche et plus puissant que le souverain Roi de France.

Le Roi sourit de cette comparaison: il marcha jusqu'au bord de la Seine, entra dans le bateau du

du pêcheur, et avec son Ministre l'ayant aidé à retirer trois fois ses filets, il fut étonné, au lieu de poissons, d'y trouver les deux petits Bossus de Besançon, et un sac dans lequel était le troisième.

Une aventure aussi surprenante lui donna de l'admiration : puisque cette pêche m'appartient, dit-il au pêcheur, qui était aussi surpris que lui, je prétends l'emporter chez moi : mais il faut que tu nous prêtes la main. Cet homme avait reçu de trop grandes marques de la libéralité du Roi, pour faire difficulté de lui obéir. Le Ministre et lui prirent l'un Pierre et l'autre Jean par les pieds, et les jetèrent sur leurs épaules ; et le Roi lui-même s'étant chargé du sac où était Jérôme, ils reprenaient le chemin du palais, lorsqu'ils rencontrèrent le porteur, qui depuis quelques momens venait de jeter les trois Bossus dans la Seine.

Comme le Roi était tout mouillé de l'eau qui sortait du sac, il arrêta le porteur, et l'ayant contraint de prendre sa charge, il l'avait conduit jusqu'à une maison qui communiquait à son Palais. Ce fut là où le porte-faix, par le discours qu'il tint au sujet des trois Bossus, excita la curiosité du Roi, il lui ordonna de s'expliquer sur une aventure aussi bizarre.

Seigneur, dit alors le porteur, l'explication que vous me demandez, n'est pas si facile qu'on le croirait bien ; plus j'y pense, et moins j'y découvre la vérité de cette aventure ; à tout hasard je vais vous raconter la chose comme je crois qu'elle m'est arrivée.

Connaissez-vous, Seigneur, dit alors le porteur, la femme d'un coutelier qui demeure au

bout de la rue des Joailliers? Non, repliqua le Roi. Vous ne perdez pas grand chose, reprit le porteur: c'est la plus maligne bête qui soit dans tout Paris: tenez, je voudrais pour les deux écus d'or que je possède qu'il me fût permis de lui appliquer cinq ou six gourmades sur le visage, pour la peine que cette sorcière m'a donné cette nuit, quoique je sois bien pauvre, je m'en irais coucher content; cette coutelière donc...... mais vraiment, puisque vous ne la connaissez pas, je veux vous en faire le portrait: imaginez-vous, Seigneur, voir une grande femme sèche, dont le teint est aussi noir qu'une langue de bœuf enfumée; elle a le front petit et les yeux si enfoncés dans la tête, qu'il faudrait une lunette d'approche pour les appercevoir: son nez a une si grande amitié pour son menton, qu'ils se baisent toujours; et sa bouche, qui exhale une odeur de souffre, est si grande, qu'elle ne ressemble pas mal à celle d'un four; tout cela ne compose-t-il pas une fort jolie personnage? Assurément; lui dit le Roi, qui, quoiqu'impatient de savoir l'histoire des trois Bossus, mourait de rire de la description naïve du porte-faix. Tu es un si excellent peintre, que je m'imagine voir cette coutelière, et que je gagerais la reconnaître entre mille; mais poursuis ton discours. Et bien donc, reprit le porteur, puisque vous la connaissez à présent comme si vous l'aviez déjà vue, imaginez-vous encore voir cette aimable femme couverte d'un grand voile qui cachait toujours ses perfections, me venir choisir sur la brune au bout du pont entre cinq ou six de mes camarades, et me promettre à l'oreille quatre écus d'or si je veux la suivre. L'appas du gain me

touche, je vole vers son logis, j'y entre avec elle, elle quitte son voile : à son aspect la frayeur me saisit ; elle s'en apperçoit sans doute, et pour me rassurer commence par me présenter un grand flacon de vin. Je vous avoue, Seigneur, qu'il était excellent, et sans m'informer de quel pays il était, je vuidai le flacon : je ne le buvais pourtant qu'en tremblant ; je craignais qu'elle ne voulût m'enivrer pour me débaucher ensuite et me faire passer la nuit avec elle, et ce n'était pas sans fondement que je me l'imaginais, elle me faisait assez de caresses pour me le faire croire. Après le vin elle apporta sur la table une grosse bouteille d'eau-de-vie, elle m'en versa amoureusement un grand verre que j'avalai sans façon, ensuite elle me proposa..... attendez, Seigneur, je crois ma foi que j'en bus deux : et bois-en six, reprit le Roi, et finis, si tu peux, ton histoire. Oh ! oh ! comme vous y allez, Seigneur, l'eau-de-vie ne se boit pas si vîte, elle monte à la tête ; je suis à demi ivre d'en avoir bu seulement deux verres, et vous voudriez, qu'après tout le vin que j'avais dans le corps, j'allasse encore boire une bouteille d'eau-de-vie ; non, Seigneur, je n'en ferai rien, quand même le Roi de France m'en prierait à genoux : mais revenons à nos moutons ; tant y a que la coutelière me voyant bien conditionné, m'a fait entendre qu'un petit Bossu, qui était entré chez elle pour y acheter quelqu'ouvrage de coutellerie, était mort subitement dans sa boutique, et qu'apréhendant qu'on ne l'accusât de l'avoir tué, elle me donnerait les quatre écus d'or qu'elle m'avait promis, si je voulais l'aller porter dans la Seine. Je n'avais pas tant bu, que je

ne voulusse être sûr de la récompense : j'ai demandé deux écus d'or pour arrhes, elle me les a donnés ; j'ai mis le Bossu dans un sac, j'ai exécuté ses ordres ; et je venais recevoir le reste de mon salaire, lorsqu'elle m'a fait voir le même Bossu. Je vous laisse à penser, Seigneur, quelle a été ma surprise ; je l'ai remis dans le sac ; je l'ai une seconde fois porté sur le pont, et choisissant l'endroit le plus rapide de la Seine, je l'y ai jeté ; et je revenais chez la coutelière lorsque j'ai encore rencontré le maudit Bossu avec une lanterne à la main, et qui feignait d'être ivre ; je me suis lassé de tant de plaisanteries ; je l'ai brusquement saisi au corps, et le faisant entrer malgré lui dans mon sac dont j'ai lié l'ouverture, je l'ai jeté pour la troisième fois dans la Seine, comptant que le sac dans lequel il était, l'empêchevait d'en revenir : de retour chez la coutelière, je lui ai appris la rencontre du Bossu en vie, et de quelle manière je m'en étais défait ; mais au lieu de me donner les deux écus d'or que j'attendais d'elle, elle a feint de s'arracher les cheveux de désespoir, et m'a menacé du Prévôt, en me disant que j'avais noyé son mari : je me suis mocqué de ses larmes j'ai voulu être payé : j'ai fait du bruit ; les voisins sont venus à ses cris, je me suis sauvé : et je revenais chez moi fort triste, lorsque vous m'avez contraint, Seigneur, de prendre ce sac sur ma tête, et de l'apporter jusqu'ici.

Vous pouvez maintenant, Seigneur, poursuivit le porte-faix, deviner facilement le sujet de ma frayeur, lorsqu'en arrivant en ces lieux, je me suis trouvé chargé du même Bossu que j'ai déja jeté trois fois dans la Seine, et que j'en ai vu

encore deux autres qui lui ressemblent si fort, que l'on ne peut les distinguer que par les habits.

Quoique le Roi ne pût pénétrer le fond de cette aventure, il prit un plaisir extrême au récit du porte-faix. Ensuite ayant examiné de plus près les trois Bossus, il crut appercevoir en eux quelques signes de vie, et ordonna promptement que l'on fit venir un médecin. Il arriva un moment après; et reconnaissant que Pierre et Jean rejetaient parmi l'eau qu'ils avaient avalé une grande quantité d'eau-de-vie, il se douta, comme il était vrai, que leur ivresse les avait fait croire mort: pour Jérôme, la seule privation d'air l'avait presque suffoqué, mais si-tôt qu'il eut la tête hors du sac, il revint peu à peu, de sorte qu'au bout d'une demie-heure ses frères et lui se trouvèrent hors de danger.

Jamais on a été si étonné que le fut Jérôme à la vue de ses frères, qui étaient couchés sur des sofas: il ouvrit de grands yeux, et ne pouvant comprendre comment il se trouvait avec eux dans un lieu inconnu, il se laissa déshabiller sans dire une seule parole, pendant qu'on faisait la même chose à Pierre et à Jean.

Le Roi après avoir fait porter les trois Bossus dans trois chambres différentes, les fit mettre au lit et enfermer sous clef. Il renvoya ensuite le pêcheur, et ayant ordonné au Ministre de retenir le porte-faix et de lui faire toutes sortes de bons traitemens, il se prépara à se donner du plaisir aux dépends des Bossus et de la coutelière, qu'il envoya arrêter le lendemain à la pointe du jour.

Pour avoir un divertissement complet, le Ministre fit faire pendant la nuit deux habits tout

pareils à celui qu'avait Jérôme, lorsque le porte-faix l'avait jeté dans la Seine; il en fit revêtir Pierre et Jean, dont l'ivresse était entièrement dissipé, et se trouv[illegible]t tous trois habillés d'une manière uniforme, il les fit cacher derrière trois portes différentes, qui répondaient dans un sallon magnifique du palais, et donna des ordres pour les faire paraître quand il ferait un certain signal.

Le Ministre qui, avec le porte-faix et p[illegible]sieurs gardes, avaient été arrêter la coutelière dès le grand matin, la fit conduire dans le sallon où le Roi était déjà sur son trône. Il l'interrogea sur ce qui s'était passé entr'elle et le porte-faix; elle lui raconta tout ce qui lui était arrivé, sans rien déguiser de la vérité, et lui témoigna beaucoup de regret de la perte de son mari. Mais, lui dit le Roi, n'est-ce pas une histoire faite à plaisir que tu me racontes? Comment est-il possible que ces trois Bossus se ressemblent si fort, que le porte-faix s'y soit mépris? Ah! Seigneur, reprit Marceline, il était à moitié ivre quand je lui donnai cette commission, et de plus, mon mari et ses frères étaient en tout si semblables, que s'ils avaient été tous trois vêtus de même, je n'aurais peut-être pas pu moi-même les distinguer. Cela serait fort plaisant dit alors le Roi en frappant des mains, et je veux être témoin d'une pareille reconnaissance.

C'était le signal qu'avait donné le Roi pour faire paraître les Bossus. On leva en ce moment les portières, et la coutelière pensa mourir de frayeur à cette vue: ô ciel! s'écria-t-elle, quel prodige est ceci? Depuis quand voit-on les morts ressus-

citer? Est-ce une illusion, Seigneur, et mes yeux sont-ils de sûrs garants de ce que je vois? Tu ne te trompes pas, repliqua le Roi; de ces trois Bossus l'un est ton mari, et les deux autres sont ses frères; c'est à toi à reconnaître celui qui t'appartient; regarde-les bien tous trois, mais je leur défends, sous peine de la vie, de parler ni de faire aucun signe.

La coutelière étonné au dernier point les examina l'un après l'autre; elle ne put jamais distinguer son mari; et le Roi qui s'y méprenait pareillement, ordonna alors à celui des trois qui était Jérôme, de venir embrasser sa femme. Il fut extrêmement surpris de voir les trois Bossus sauter dans le même moment au cou de la coutelière, et chacun d'eux assurer qu'il était son mari.

Pierre et Jean n'ignoraient pas qu'ils étaient en la présence du Roi de France; mais quelque respect qu'ils lui dussent, ils ne crurent pas pouvoir mieux se venger de Jérôme, qu'en se faisant passer pour lui; et ce dernier eut beau se mettre en colère, ses deux frères s'obstinèrent à lui voler son nom.

Le Roi ne pouvait s'empêcher de rire à cette plaisante contestation des trois Bossus; mais ayant enfin pris son sérieux: il n'y aurait peut-être pas tant de presse parmi vous à être Jérôme, leur dit-il, si vous saviez que je ne veux le reconnaître, qu'afin de lui faire donner mille coups de bâtons pour la dureté qu'il a eu envers ses frères, et pour les défenses qu'il avait faites à sa femme de les recevoir chez lui en son absence.

Le Roi prononça ces paroles d'un ton si sévère en apparence que Pierre et Jean crurent devoir

cesser leur jeu; si cela est ainsi, Seigneur, dit chacun d'eux séparément, nous ne sommes plus ce que nous feignons d'être que pour punir notre frère de ses mauvais traitemens : s'il y a des coups à recevoir, qu'il les reçoive seul, il les mérite : pour nous, Seigneur, nous implorons votre générosité et nous espérons de votre auguste Majesté, de devant laquelle personne ne s'est jamais retiré mécontent, qu'elle aura la bonté de soulager notre extrême misère.

Le Roi en ce moment jeta la vue sur Jérôme, il le vit dans une étrange confusion. Et bien, qu'as-tu à répondre, lui dit-il? Puissant Roi des Rois, repliqua ce Bossu, le visage prosterné contre terre, quelque punition que je doive attendre de votre justice, je n'en suis pas moins le mari de cette coutelière; mon crime est d'autant plus grand, qu'étant la seule cause du banissement de mes frères de la ville de Besançon, pour un meurtre dont notre parfaite ressemblance empêcha de connaître l'auteur, je devais les faire participans de ma fortune, comme ils l'ont été de mes malheurs; mais si un repentir sincère peut obtenir ma grâce, j'offre du meilleur de mon cœur de partager avec eux tous les biens que j'ai acquis avec peine depuis que je suis à Paris, et j'espère que votre majesté me pardonnera mon ingratitude en faveur du regret que j'ai de l'avoir commise.

Le Roi, qui n'avait nulle intention de faire maltraiter Jérôme, fut très-content de le voir dans cette disposition: il lui fit grâce, et voulant que Pierre et Jean, pour le plaisir qu'ils lui avaient donné, ressentissent les effets de sa libéralité, il fit publier dans Paris, que s'il y avait quelques

filles qui voulussent épouser ces deux Bossus, il leur donnerait à chacun dix mille pièces d'or. Il s'en trouva plus de vingt qui s'estimèrent heureuses d'avoir une dot si considérable; mais Pierre et Jean ayant choisi dans ce nombre celles qu'ils crurent leur mieux convenir, ils reçurent encore du Roi vingt mille écus d'or, qu'ils mirent en société avec Jérôme, et ces trois frères passèrent tranquillement le reste de leurs jours sous la protection du Roi, qui fit tant de bien au porte-faix, qu'il vécut à son aise depuis ce tems sans avoir besoin de continuer son métier.

AVENTURES COMIQUES.

Un cochon fort gras et fort méchant désolait un charcutier de Paris, qui résolut de s'en débarrasser en le tuant. En conséquense de son projet, il attacha l'animal à l'un des bareaux du soupirail de sa cave, et alla chercher son grand couteau pour lui couper le cou. Pendant ce tems-là le cochon rompit le lien qui le retenait, se sauva dans une rue voisine entra dans une allée, et monta jusqu'au troisième étage; il trouva la porte d'une chambre ouverte, dans laquelle demeurait une vielle femme, qui venait d'en sortir pour aller chercher du feu chez sa voisine. Le cochon pénétra dans cette chambre, découvrit derrière la porte un panier plein d'ordures, et comme il s'amusait à y fouiller, en se démenant il fit fermer la porte. La bonne femme revenant sur ces entrefaites fut très-surprise de trouver sa porte fermée, dont elle avait sa clef sur sa table. Com-

me elle entendait un certain bruit, elle cria qu'on lui ouvrît; le cochon se mit alors à grogner, et elle crut qu'on lui répondait non. Saisie de frayeur, elle s'imagina qu'il y avait un voleur dans son appartement, et courut chercher le commissaire et la garde. L'officier de police demanda à son tour qu'on lui ouvrît; le cochon recommença à grogner: et tous les auditeurs crurent qu'on leur répondait non. Aussi-tôt la porte fut enfoncée de par le Roi; Le cochon effrayé veut se sauver, passe entre les jambes du commissaire, s'embarrasse dans sa robe, et roule avec lui, ainsi qu'avec les soldats qui le suivaient, tous les escaliers; il se dépêtre enfin de la longue robe noire et s'enfuit à toutes jambes dans la rue, faisant des cris affreux, laissant l'officier de police et les soldats persuadés qu'un million de diables venaient de leur faire faire une furieuse culbute.

Un homme de la plus haute taille se promenait un soir dans Paris, un des jours de la foire Saint-Ovide, tandis qu'on jouait en dehors les parades. Tout occupé des lazzis qui se faisaient à celle d'un jeu de marionnettes, il heurta par mégarde un petit bossu, qui, se redressant sur la pointe du pied, apostropha très-incivilement ce grand homme, ou plutôt cet homme grand. Celui-ci, sans témoigner la moindre colère, affecta de se courber, et de dire en élevant la voix: «Qu'est-ce qui est là-bas?» L'Esope, furieux de ce sarcasme, mit la main sur la garde de son épée, et en demanda raison à son adversaire. Mais l'homme de haute stature, toujours de l'air le plus tranquille, prit le mirmidon par le milieu du corps, et le posa sur le balcon de la parade, en disant froi-

dement : « Tenez, serrez votre polichinelle, qui « s'avise de faire ici tapage. »

Un abbé, qui faisait souvent à pied de petites promenades aux environs de Paris, se rendit un beau jour d'été dans le bois de Boulogne. Après en avoir parcouru quelques allées, la lassitude l'obligea de s'asseoir à l'ombre d'un vieux chêne, dans l'endroit le plus écarté. Se voyant dans une agréable solitude, où, selon toute apparence, il ne pouvait être entendu que des oiseaux seulement ; il se mit à chanter une ariette d'un nouvel opéra comique. Plusieurs jeunes gens venaient de dîner dans le bois, à peu de distance du lieu où monsieur l'abbé s'était arrêté ; frappés de la beauté de sa voix, ils s'approchent doucement et environnent le chanteur avant qu'il ait pu les apercevoir. Quand le petit-collet si vit au milieu d'une compagnie qu'il n'attendait pas, il cessa d'avoir du goût pour la musique. « Quoi ! mon- « sieur l'abbé, s'écrièrent les jeunes gens, notre « présence vous fait taire ! Continuez, de grâce, « vous poussez trop loin la modestie. » Malgré les plus vives instances, le chanteur continua d'être muet. Les jeunes gens se piquèrent de son obstination, soit qu'ils aimassent réellement les belles voix, ou qu'ils ne cherchassent qu'à lutiner le petit-collet. L'un d'entr'eux se montra sur-tout le plus ardent à le tourmenter ; il tira son épée ; les autres en firent de même, et tournant la pointe contre la poitrine du pauvre abbé, ils menacèrent de le percer, s'il ne chantait à l'instant. Une telle façon d'agir n'était guère propre à le mettre en voix ; il chanta pourtant, ne pouvant plus s'en défendre. Ses auditeurs témoignèrent leur satis-

faction par des applaudissemens redoublés. Piqué de la manière impolie avec laquelle on venait de le presser de chanter, monsieur l'abbé suivit de loin, sans affectation, celui des jeunes gens dont il croyait avoir le plus lieu de se plaindre. Après avoir bien remarqué sa demeure, il se promit de ne pas laisser sans vengeance l'affront qu'on venait de lui faire. Il se leva le lendemain de très-bonne heure, s'habilla en cavalier, mit une épée à son côté, et se rendit fièrement chez l'étourdi qu'il voulait punir. « Je viens, lui dit-il, vous demander raison de l'insulte que vous et vos amis me firent hier. Allons nous battre dans l'endroit où vous me forçates de chanter, afin que mon honneur soit rétabli dans le lieu même où je fus couvert de honte. » Le jeune homme qui se souvenait à peine de ce qui s'était passé la veille, ne s'attendait pas à un pareil compliment, et ne reconnaissait plus l'abbé. La mémoire lui revint enfin, il le félicita du courage qu'il montrait, s'habilla, et monta avec lui en carrosse. Ils arrivèrent bientôt près de l'arbre antique où le petit-collet avait chanté malgré lui. Le jeune homme se hâte de mettre pourpoint bas, et de tirer son épée. Mais lorsqu'il se prépare à pousser de terribles bottes, son adversaire lui présente un pistolet de poche, et le menace de lui brûler la cervelle, s'il ne fait exactement ce qu'il va lui ordonner. « Vous m'avez contraint de chanter, lui dit-il; eh bien! moi, je prétends que vous dansiez tout-à-l'heure. Allons, morbleu, dépêchez-vous, si vous aimez la musique, j'aime singulièrement la danse. » Le jeune homme eut beau protester qu'il ne s'était jamais piqué d'être bon

danseur, il fallut obéir : l'aspect du pistolet fut pour lui un maître à danser. Il exécuta seul, tout d'une haleine, plusieurs pas de rigodon, un menuet, et même une allemande. Monsieur l'abbé l'ayant bien mis à la nage, lui permit de reprendre ses habits, et d'aller montrer à Paris, s'il le jugeait à propos, les progrès qu'une seule leçon lui avait fait faire dans l'art de la danse. Avant de se quitter, ils mirent l'épée à la main, et monsieur l'abbé, en bon maître d'escrime, eut la gloire de désarmer son élève.

Un officier, logé en chambre garnie, sur le point de joindre son régiment, étant seul un matin dans son lit, en proie à mille réflexions, faute de pouvoir dormir, se mit à songer qu'il avait eu tort de laisser la clef à la porte de sa chambre, attendu qu'il serait facile d'entrer pour le voler. Tandis que de pareilles idées lui roulaient dans la tête, un menuisier mo[illegible]t lentement, chargé d'un cercueil pour un homme qui venait de mourir dans la chambre prochaine. Le menuisier, croyant entrer chez le mort, ouvre la porte de l'officier, et dit en entrant : *Voilà une bonne redingotte pour l'hiver*. Le militaire que ses craintes rendent attentif au moindre bruit, ne doute point qu'on ne vienne le voler, et qu'on ait dessein de commencer par prendre sa redingotte, qu'il avait laissée sur une chaise : et se met à courir, tout en chemise, après le prétendu voleur. Le menuisier, voyant paraître quelque chose de blanc, laisse tomber son cercueil par l'escalier, et se sauve à toutes jambes, ne doutant point qu'il n'ait le mort à ses trousses.

Histoire d'un Revenant.

Dans une terre assez belle de Franche-Comté, il y revenait, disait-on, un esprit, et ce maître lutin y faisait un bruit effroyable. Toute la nuit c'étaient des flammes qui faisaient paraître le château tout en feu; c'étaient des hurlemens épouvantables, et cela n'arrivait qu'en certain tems de l'année, vers la Toussaint. Personne n'osait y demeurer que le fermier, avec qui cet esprit était apprivoisé. Si quelque malheureux passait y couchait une nuit, il était étrillé d'importance; les marques en demeuraient sur sa peau pendant plus de six mois. Les paysans d'alentour voyaient bien d'autres objets, car tantôt quelqu'un avait vu de loin une douzaine d'autres esprits en l'air sur ce château; ils étaient tout en feu, et ils dansaient un branle à la paysanne: une autre fois on avait trouvé dans une prairie, je ne sais combien de présidens, conseill[illegible]n robes rouges, qui, sans doute, étaient encore tout en feu. Là ils étaient assis et jugeaient à mort un gentilhomme du pays, qui avait eu la tête tranchée il y avait cent ans. Un autre avait rencontré la nuit un gentilhomme, parent d'un président, maître du château; il se promenait avec la femme d'un autre gentilhomme des environs; on nommait la dame; ce parent et cette dame étaient vivans; on ajoutait qu'elle s'était laissé cajoler, et qu'ensuite elle et son galant avaient disparu. Ainsi plusieurs personnes avaient vu, ou tout au moins oui dire des merveilles de ce château. Cette farce dura plus de quatre ou cinq ans, et fit grand tort au président, qui était contraint de laisser sa terre à très-vil prix: mais enfin il résolut de faire cesser la lutinerie, persuadé

par beaucoup de circonstances qu'il y avait de l'artifice de quelqu'un en tout cela. Il va à sa terre vers la Toussaint, couche dans son château, fait demeurer dans sa chambre deux gentilshommes de ses amis, bien résolus au premier bruit, ou à la première apparition, de tirer dessus avec de bons pistolets. Les esprits qui savent tout, apprirent apparemment ces préparatifs, pas un d'eux ne parut. Ils redoutèrent le président, qu'ils reconnurent avoir plus de force et de subtilité qu'eux. Ils se contentèrent de remuer des chaînes dans une chambre au-dessus de la sienne, au bruit desquelles la femme et les enfans du fermier vinrent au secours de leur seigneur. Ils se jetèrent à genoux pour l'empêcher de monter dans cette chambre. „Hé! „monsieur, lui criaient-ils, qu'est-ce que la force „humaine contre les gens de l'autre monde? Mon„sieur de** avant vous, a voulu tenter la même „entreprise, il en est revenu avec un bras tout „disloqué. Monsieur de** pensait aussi faire le „brave, il s'est trouvé accablé sous des bottes de „foin, et le lendemain il en fut bien malade." Enfin ils alléguèrent tant de pareils exemples au président, que ses amis ne voulurent pas qu'il s'exposât à ce que l'esprit pourrait faire pour sa défense: ils en prirent seuls la commission: ils montèrent tous deux à cette grande et vaste chambre où se faisait le bruit, le pistolet dans une main et la chandelle dans l'autre; ils ne voyaient d'abord qu'une épaisse fumée que quelques flammes redoublaient en s'élevant par intervalles. Ils attendent qu'elle s'éclaircisse; l'esprit s'entrevoit confusément au milieu: c'est un pantalon noir qui fait des gambades, et qu'un autre mélange de flam-

me et de fumée dérobe encore à leur vue. Il a des cornes, une longue queue, enfin c'est un objet qui donne de l'épouvante. L'un des deux gentilshommes sent un peu diminuer son audace à cet aspect. „ Il y a quelque chose là de surnaturel, dit-il à „ l'autre, retirons-nous. " Mais cet autre plus hardi ne recule pas. „ Non, non, répondit-il, cette fumée pue la poudre à ca- „ non, et ce n'est rien d'extraordinaire; l'esprit même ne fait son „ métier qu'à demi, de n'avoir pas encore soufflé nos chandelles." Il avance à ces mots, poursuit le spectre, le fixe pour lui lâcher un coup de pistolet, le tire et ne le manque pas: mais il est tout étonné, lorsqu'au lieu de tomber, ce fantôme se retourne et se met devant lui. C'est alors qu'il commence lui-même à avoir un peu de frayeur. Il se rassure toutefois, persuadé que ce ne pouvait être un esprit, et voyant que le spectre ne l'osait attendre, et évitait de se laisser saisir; il résolut de l'attraper, pour voir s'il sera palpable, ou s'il fondra entre ses mains. L'esprit étant trop pressé, sort de la chambre, et descend par un petit escalier qui était dans une tour; le gentilhomme descend après lui et ne le perd point de vue, traverse cours et jardins, et fait autant de tours qu'en fait le spectre, tant qu'enfin ce fantôme étant parvenu à une grange qu'il trouva ouverte, se jeta dedans, et s'y voyant enfermé aima mieux disparaître, que de se laisser prendre; il fondit contre le mur même où le gentilhomme pensait l'arrêter, et le laissa fort confus. L'ayant vu ainsi fondre, il appela du monde, et se fit apporter de quoi enfoncer la porte de l'endroit où le spectre était évanoui; il découvrit que c'était une trappe qu'on fermait au verrouil, après qu'on y était passé. Il descendit dedans, trouva le pantalon et de bons matelats qui le recevaient doucement, quant il s'y jetait la tête la première. Il l'en fit sortir. Ce qui rendait l'esprit à l'épreuve du pistolet, était une peau de buffle ajustée à son corps. Ce fourbe avoua toutes ses souplesses, et en fut quitte pour payer à son maître les arrérages de cinq années, sur le pied de ce que la terre était affermée avant les apparitions. Il y a deux choses à admirer dans cette histoire: les tours d'adresse de l'esprit, et l'intrépidité du gentilhomme. L'absence du fermier donna peut-être lieu de penser qu'il était le héros de la pièce.

FIN.



